

Des personnages qui oscillent entre la férocité et le lyrisme
Michel Marc Bouchard, *Les Muses orphelines*, pièce de théâtre
présentée par Les Klektiks, à Toronto, du 22 au 27 octobre 1996

Joël Beddows

Number 90, January 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beddows, J. (1997). Review of [Des personnages qui oscillent entre la férocité et le lyrisme / Michel Marc Bouchard, *Les Muses orphelines*, pièce de théâtre présentée par Les Klektiks, à Toronto, du 22 au 27 octobre 1996]. *Liaison*, (90), 31–31.

Michel Marc Bouchard, **Les Muses orphelines**, pièce de théâtre présentée par Les Klektiks, à Toronto, du 22 au 27 octobre 1996.

CRITIQUE

Éric Dubeau, **Par chez nous**, disque audionumérique, 1996, Distribution APCM

DES PERSONNAGES QUI OSCILLEN ENTRE LA FÉROCITÉ ET LE LYRISME

Après le succès considérable de la version cinématographique de **Les Feluettes** au Festival international de cinéma de Toronto, c'est avec audace que la benjamine des compagnies théâtrales franco-ontariennes, Les Klektiks, a présenté **Les Muses orphelines**, également de Michel Marc Bouchard. Rappelons très brièvement l'histoire : trois sœurs et un frère attendent impatiemment l'arrivée de leur mère qui les a abandonnés vingt ans plut tôt, leur préférant un amant espagnol.

Évitant d'en faire une pièce trop sombre, Claude Guilmain a surtout centré sa mise en scène sur l'espoir incarné par le personnage d'Isabelle. Le décor — une dune de sable en guise de salon entourée des objets qui le meublaient autrefois — souligne bien cette lecture de la pièce. Les objets maintenant bien classés, il ne reste qu'à ranger les souvenirs et reproches que les membres de cette famille désunie refusent d'abandonner.

Une distribution de choix relève les défis que posent une telle lecture : seuls sur une scène dénudée de tout artifice, les comédiens exploitent astucieusement les armes que propose le langage et les personnages de Bouchard qui oscillent entre une férocité et un lyrisme qui rappellent les pièces de l'Irlandais Brian Friel. Par contre, ça et là, les enjeux émotifs l'emportent sur la clarté, ce qui fait naître une cacophonie verbale qui nuit, comme la musique espagnole trop forte, à la compréhension. Était-ce là un réel problème de rythme ou la nervosité symptomatique d'une première ?

Enfin, notons l'interprétation de Marie Turgeon, absente de nos scènes depuis déjà deux ans et demi, dans le rôle d'Isabelle. *Garçonne* devenue femme, elle a admirablement bien capté les paradoxes d'un être qui assume tardivement sa propre destinée.

Nous ne pouvons espérer que cette même compagnie regroupera de nouveau cette équipe perspicace. Si l'on se fie à la qualité ressortie de cette seconde tentative théâtrale par Les Klektiks, Toronto se trouvera sous peu dotée d'une deuxième compagnie francophone de renom.

JOËL BEDDOWS

SUR UN TON INTIMISTE

Ceux et celles qui ont déjà rencontré Éric Dubeau se souviendront peut-être qu'il a été finaliste au concours Ontario pop au début des années 1990. Deux traits de caractère du jeune homme de Perkinsfield avaient alors frappé le public : son très grand calme et son éternel sourire. Ces deux « marques de commerce » figurent aussi sur son premier disque audionumérique, **Par chez nous**.

Dubeau adopte un ton intimiste tout au long de l'album qui réunit dix compositions originales, dont trois en anglais. On sait, dès la première écoute de *Je me souviens de toi*, qu'il s'adresse à quelqu'un. Les notes de pochette le confirment : il parle à son père décédé. Musicalement, cet album s'inscrit dans la tendance au son acoustique : on entend beaucoup de guitare sèche, des accents ici là de guitare électrique, quelques passages d'harmonica, des harmonies de voix dans plusieurs chansons et beaucoup de piano, instrument de prédilection pour dicter la mélodie. L'auteur-compositeur-interprète s'est entouré de plusieurs amis durant la production, dont Neil Lefave, qui ont cosigné quelques arrangements. Les mots utilisés sont toujours simples et rappellent souvent des images fortes à ceux et celles qui ont vécu des expériences semblables.

Les chansons populaires comportent un défaut, dont sont coupables plusieurs artistes, soit la répétition des refrains, même après les couplets. Éric Dubeau a recours à cette technique dans toutes les chansons. Cela alourdit inutilement le rythme mi-enjoué, mi-ballade de son album et amoindrit la portée de ce qu'il cherche à dire. De plus, comme Dubeau en est encore à définir son style d'écriture, il ne va pas toujours jusqu'au bout des images qu'il évoque (à cet égard, les trois chansons anglaises semblent mieux peaufinées).

Avec son album, Éric Dubeau réussit à boucler la boucle. La première chanson, *Par chez nous*, parle de la familiarité qu'engendre la vie dans une petite localité, alors que la dernière, *Les lumières de la ville* (mon coup de cœur), raconte l'histoire du personnage qui est inexorablement attiré vers la grande ville.

Éric Dubeau avait beaucoup de choses à dire et il y est parvenu. L'ancien joueur de trombone a jadis lancé une cassette sur le marché ; il pousse maintenant sa création plus loin. Reste à voir comment il poursuivra sur cette lancée.

JACQUES DES BECQUETS